

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# LES COULEURS DE L'OUBLI

\* \*

CHRISTIAN LABORIE

# LES COULEURS DE L'OUBLI

*Roman*

Volume 2



© Les Presses de la Cité, 2023, et 2024.  
© À vue d'œil, 2025,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0778-7

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

## ÉMEUTES<sup>1</sup>

Depuis que l'Italie avait rejoint le groupe des États totalitaires, les journalistes ne se privaient pas de critiquer le voisin transalpin. Les relations quotidiennes entre Français et Italiens s'en ressentaient. Déjà, par le passé, des heurts avec les immigrés piémontais avaient opposé des ouvriers des deux communautés, notamment sur les chantiers ferroviaires cévenols. Le sentiment antisémite exacerbé depuis l'af-

---

1. Les faits relatés dans ce chapitre et le suivant sont librement inspirés des événements survenus à Aigues-Mortes dans les Salins du Midi les 16 et 17 août 1893.

faire Dreyfus n'avait fait qu'accroître les réactions xénophobes.

À Aigues-Mortes, comme ailleurs où la main-d'œuvre immigrée abondait, les esprits s'échauffaient facilement. Or, avec la reprise économique des années vingt, le travail ne manquait pas. Il fallait reconstruire, produire abondamment pour satisfaire les besoins. L'appareil industriel, comme les exploitations agricoles dans les campagnes, était reparti à la hausse. Paradoxalement, comme en période de crise, les accusations envers la présence des étrangers se multipliaient. Beaucoup reprochaient aux patrons d'entreprise d'employer, pour tirer les salaires vers le bas, de la main-d'œuvre étrangère, celle-ci, venue de Pologne, de Belgique ou d'Italie, se contentant de plus faibles revenus que les Français.

Aussi les ressentiments étaient-ils à fleur de peau. Le moindre incident déra-

paît parfois en conflit généralisé, voire en violent désordre social. De plus, les revendications étaient souvent soutenues par les syndicats, dont l'objectif était de contraindre le patronat à accepter des améliorations de la condition ouvrière.

Dans tous les Salins de Camargue comme de l'Atlantique, les sauniers travaillaient comme des forçats. Certes, les salaires y étaient plus élevés que dans bien d'autres secteurs d'embauche, mais c'était au prix de très longues et pénibles journées de travail.

Vincenzo en était conscient. Il peinait à la tâche malgré son courage et sa ténacité. Au bout de deux mois, il aspirait à atteindre la fin de la saison de récolte. Tous les ouvriers étaient épuisés. Beaucoup n'avaient pas résisté et avaient quitté leur poste après deux ou trois semaines, surtout les trimards,

qui se montraient moins vigoureux que les Italiens et les Ardéchois.

— On ne peut pas compter sur eux, se plaignait Stefano. La plupart n'ont pas la forme physique suffisante pour ce genre de boulot. Nous, les Italiens, sommes les plus robustes. Mais on ne nous aime pas beaucoup, ici. On nous accuse de venir voler le travail des Français, d'accepter d'être moins payés et même de leur piquer leurs femmes ! Ça, moi, je ne m'en prive pas ! Si elles sont consentantes, c'est qu'elles ont un problème avec leurs maris. Ce n'est pas le mien.

Stefano passait pour un don Juan auprès de ses camarades. Jeune et beau garçon, il s'attirait les regards des jeunes filles quand il se promenait dans les rues d'Aigues-Mortes, et ne repoussait pas ceux des femmes mariées.

« Le samedi soir, tu devrais sortir en ville, conseillait-il à Vincenzo. Pourquoi



restes-tu enfermé dans la cambuse ? Tu es sans cesse plongé dans tes livres ou en train d'écrire alors que tu pourrais en profiter pour t'amuser. Tu as laissé une petite amie au pays ? Et tu veux lui demeurer fidèle ?

– Tu te trompes, Stefano. Je n'ai laissé personne derrière moi. Sauf mon père et ma mère.

– Alors, viens avec moi voir les filles. Les Françaises sont aussi belles et attirantes que nos jeunes Italiennes. »

Vincenzo déclinait toujours les invitations de son camarade. Il n'avait pas le cœur à la fête depuis qu'il avait quitté sa patrie, ses parents et ses amis. Il n'avait en tête que l'idée de revenir chez lui, triomphant, et de se remettre au plus vite à écrire. Le soir, quand la chambrée était calme, il réfléchissait au sujet de son prochain roman, celui qu'il commencerait à son retour. Mais il désespérait,

son inspiration s'était tarie. Dans ses carnets, il accumulait les notes, inscrivait noir sur blanc tout ce qui était susceptible de nourrir son imagination. Il observait beaucoup tout en travaillant, emmagasinait les remarques de ses camarades, français comme italiens, rédigeait sans perdre de temps pour ne rien oublier.

Au début de septembre, alors que la saison tirait à sa fin, Simeoni lui ordonna de reprendre son poste au levage.

— Je manque d'hommes, prétextait-il. Le transport ralentit à cause de la défection de ces trimards qu'on a embauchés à la dernière minute. J'avais pourtant prévenu qu'ils n'étaient pas fiables. Cette année, la production est plus importante que les années précédentes. Il nous fallait des gars costauds comme tes compatriotes pour soulever

les brouettes d'un quintal et demi ! Je t'ai vu à l'œuvre. Tu n'es pas très balaise mais tu arraches bien.

Vincenzo était déçu. Il aimait récolter la fleur de sel. Plus technique, moins éprouvante que le battage et le levage, cette tâche lui permettait de ne pas se soucier de mettre les autres à l'amende. En effet, si les ouvriers du battage prenaient du retard, ils pénalisaient ceux du levage, et inversement si les rouleurs traînaient, le sel s'accumulait et les quantités enregistrées en fin de journée étaient moindres.

Aussi, dans les équipes mixtes, où les Français travaillaient avec les Italiens, il y avait souvent des conflits. Quand les trimards s'en mêlaient, les joutes verbales montaient dangereusement en intensité. Le chef de colle devait intervenir pour séparer les antagonistes et calmer les esprits. Le soir venu, dans les

campuses, des bagarres éclataient. Les Italiens passaient pour des individus au sang chaud. On les soupçonnait de dissimuler couteaux et pistolets dans leurs pantalons, et de provoquer sciemment des heurts.

Stefano avait averti Vincenzo de ne jamais répliquer quand il serait insulté.

« On te traitera souvent de rital, lui avait-il avoué dès les premiers jours. Ça, c'est gentil. La plupart du temps, on t'appellera le babi, le crapaud, en provençal comme chez nous en piémontais, ou encore le macaroni. Et même le christos, de la part des mécréants qui ne croient pas en Dieu. N'y prête pas attention. Et surtout, ne sors pas ton couteau ! Je plaisante !

— Je ne suis pas adepte de la violence, même si je me suis battu pour mes idées. La violence n'amène que le désordre et engendre à nouveau la violence. »

Vincenzo avait écouté les conseils de son ami. Il ne répliquait jamais lorsqu'il était pris à partie en ville ou dans les Salins. Il répondait par une boutade et avec humour pour tourner en dérision les paroles de ceux qui l'invectivaient.

Toutefois il reconnaissait que la tension grandissait. Ses compatriotes italiens se heurtaient de plus en plus durement aux ouvriers français, qui leur reprochaient de trop accélérer les cadences :

« On ne suit plus le rythme ! Vous allez trop vite. Vous nous mettez en concurrence déloyale. Vous voulez nous déconsidérer aux yeux du patron... »

\*  
\*\*

Les orages menaçaient. La récolte était en péril. Si la pluie délavait le sel, il faudrait attendre plusieurs semaines avant d'effectuer son transport jusqu'à

l'aire de stockage. Les pertes seraient énormes. Le chiffre d'affaires en pâtirait.

Le levage n'attirant plus que les plus courageux et les plus robustes, Thibaud Lacombe s'était résolu, bien malgré lui, à embaucher davantage d'Italiens pour finir la saison. Or il venait de refuser des ouvriers français qui avaient terminé la récolte sur des Salins concurrents. Dans les cafés d'Aigues-Mortes, où les courses de taureaux sur la place Saint-Louis avaient passablement excité les esprits, cet événement avait alimenté les conversations :

« On nous a repoussés parce que les ritals acceptent d'être moins payés ! » s'écriaient les plus remontés contre l'ingénieur des Salins du Sud.

« Moi, c'est parce que je suis trop vieux ! vociférait un autre ouvrier. Passé trente ans, t'es plus compétitif, à côté de tous ces macaronis ! »